

DU MÊME AUTEUR

Fake  
roman  
*Allia, 2009*

GIULIO MINGHINI

# COUPES SOMBRES

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-108266-1

© Éditions du Seuil, mai 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*Aux suicidés à venir*



*Une fois, j'ai tué un moineau avec ma fronde  
ensuite une journée  
et une nuit entière  
je l'ai pleuré et je l'ai regretté.*

*Ma mère ne m'a pas puni,  
ne m'a pas fait de reproches  
dans la main je tenais une miche de pain  
en vain, elle me dit  
tu pleures en vain  
ce que tu as tué, reste tué.*

*Plus tard, devenu homme,  
je suis tombé fou amoureux d'une fille  
mais je ne sais pourquoi  
un jour elle est morte  
et un autre jour on l'a enterrée.*

*Depuis longtemps je ne tends plus  
ma fronde vers les moineaux  
depuis longtemps je ne vais plus  
à aucun enterrement  
ni lorsque le soleil se couche  
derrière les collines  
ni lorsqu'il surgit en flammes de la mer.*

Zaharia Stancu



I





« Comme le magicien sort la carte attendue de la manche d'un spectateur incrédule, Stanislaw se saisit du pistolet et en finit avec le monde ! »

Sophie avait récité cette phrase avec une lenteur extrême, comme une élève très concentrée devant son professeur. Une feuille à la main, elle se tenait debout sur l'estrade d'une salle de théâtre étroite aux parois teintées d'un rouge vif. Assis au premier rang, une paire de jumelles collée aux yeux, j'étais le seul public. Un instant, j'avais eu l'impression que la tête de Sophie, au moment de prononcer ces mots, se détachait de son cou. Mais dans quel rêve étions-nous ?

Cette nuit de mai, j'avais persuadé Sophie de ramasser une toile abandonnée à côté de l'entrée d'un théâtre, rue de l'Armée-d'Orient. C'était une planche sur laquelle quelqu'un – vraisemblablement un ouvrier – avait essayé des couleurs. Au milieu, une tache brune, comme du sang caillé, dessinait une étoile baveuse. Nous l'avions montée dans le bus, nous nous étions trompés d'arrêt, nous l'avions transportée sous un pont qui sentait l'urine. Puis nous avons dû faire l'amour, j'ai oublié. Posée sur la commode en face de mon lit, c'est le rideau d'une pièce jamais jouée, mais finie pour toujours.

*En chemin, les vitres m'avaient paru étrangement embuées, les lumières du boulevard Sébastopol dansaient sous mes yeux comme si elles se tordaient pour disparaître. À l'approche de République, j'avais demandé au chauffeur de s'arrêter et je m'étais penché par la portière ouverte. Après avoir vomi ce que j'avais bu, je m'étais essuyé avec le revers de ma veste et nous étions repartis. J'allais être en retard à la répétition générale du suicide de Sophie. Je n'avais aucune envie de m'y rendre, mais j'étais attendu. J'étais bien plus qu'un simple membre de la troupe hétéroclite de*

*comédiens qui m'attendait là-bas : j'étais l'un des deux auteurs de la pièce qui venait de commencer.*

Un an après notre première rencontre, je lui parlais d'Odessa. Je l'imaginai froide de vent, crépusculaire le matin comme la nuit. Sophie, qui y avait séjourné à plusieurs reprises, lui préférait Cracovie où elle avait vécu trois ans. « Cracovie religieuse de neige », murmurait-elle en me souriant. J'ouvrais la bouteille de rosé qu'elle avait apportée, je détournais mon regard du sien. Elle avait fini par vendre sa boutique dans le Marais, pris une année sabbatique. Cela ne lui réussissait pas. Elle me décrivait, sans omettre les pires détails, ses aventures vécues après notre séparation, une demi-douzaine d'histoires particulièrement glauques dont elle semblait se moquer. Je souriais à mon tour. Je prenais une cigarette polonaise du paquet qu'elle me tendait. En étudiant mieux son visage, je remarquais qu'elle avait désormais délaissé ces paillettes qu'elle mettait à l'époque sous les yeux et que j'avais retrouvées partout, lorsqu'elle était partie après avoir défoncé ma porte à coups de poing, quelques mois plus tôt.

*En bas de l'immeuble, j'avais attendu cinq bonnes minutes en tirant nerveusement sur ma cigarette, puis fixé la paume de ma main gauche sur laquelle était noté le code. En le composant, je remarquai que mes doigts pénétraient profondément dans les touches métalliques comme pour les enfoncer. Finalement, je poussai avec précaution la porte. J'étais le dernier acteur à entrer en scène, les autres avaient dû se débrouiller tant bien que mal sans moi.*

Le personnage principal de *Coupes sombres* (le texte que la peur et le remords m'avaient dicté quelques nuits après cette nuit), un écrivain de théâtre raté, sauve cette femme *contre son gré*. Ivre et perplexe, il contemple distraitemment l'agitation autour du lit : les infirmiers, les pompiers et les policiers lui rappellent les acteurs d'une pièce médiocre dont le metteur en scène, pris d'une panique soudaine, se serait caché dans une loge, ou carrément enfui.

*J'avais monté l'escalier en courant, la porte était entrouverte. De l'embrasure, la lumière qui filtrait avait la finesse d'une lame. J'entendais ou croyais entendre des bruits de pas, des échanges*

*de mots dans le salon, mais je restais sur le palier à reprendre mon souffle. Quelques minutes plus tôt, j'avais aperçu deux policiers s'engouffrer d'un pas précipité dans l'immeuble. Ils étaient venus pour Sophie...*

Après m'avoir envoyé son dernier mail, Sophie éteignait les lumières dans tout l'appartement, s'allongeait sur le lit sans se déshabiller et fermait les yeux.

*Raide comme un pantin au milieu du salon, dépenaillé et haletant, je cherchais des yeux le souffleur. Or, de toute évidence, il n'y avait pas de souffleur pour cette pièce improvisée un soir de septembre dans un appartement bourgeois du boulevard Beaumarchais. J'avais débarqué au milieu d'une troupe d'inconnus. Un peu intimidé, j'effleurais du regard leurs visages froids. Nous allions devoir jouer d'instinct, puisant dans un répertoire de phrases toutes faites qui nous relieraient les uns aux autres, acteurs sans intimité qui arpentent la scène pour la première et la dernière fois ensemble, en tâtonnant. Je scrutais les mouvements précis des trois infirmiers qui étaient en train de monter l'appareillage pour la perfusion. J'aurais voulu*

*goûter ce liquide clair, aux vertus inconnues, j'avais très soif... Je ne savais où me tenir.*

Le mail avait été envoyé à neuf heures du soir. Je ne le lus qu'à onze heures.

*Mon regard ne pouvait se détacher du policier immobile au milieu du salon. Plus grand que moi, dégarni, un visage joliment inexpressif. J'aurais souhaité le voir nu, dans la même posture digne, au même endroit. Le monde n'est que vaine gesticulation, aurais-je voulu lui dire, éclair musical dans la rétine. Le monde, mon cher Flic, appartient à qui ne s'en soucie pas... J'aurais aimé lui raconter comment à une autre époque je suivais les femmes dans la rue, parfois pendant des heures. Lorsque l'une d'elles jetait sa cigarette, je regardais prudemment autour de moi avant de la ramasser d'un geste furtif. Puis j'aspirais avec volupté, en suçant le filtre encore humide. Là était mon dieu intime, le seul auquel j'ai cru...*

« Tu nous as ôté tout droit à la réplique », avais-je griffonné en transperçant la serviette en papier, dans ce restaurant de la rue des Pyrénées. Quelques secondes après avoir raccroché

au nez d'une certaine Élisabeth qui, j'ignorais comment, avait trouvé mon numéro.

*En entendant les cris de Sophie dans la chambre (ils étaient en train de la soulever du lit, de l'arracher à la scène finale – ou du moins ils tentaient), je me disais que j'aurais dû être à sa place, que la douleur aurait dû éclater et enfin m'anéantir. Que j'aurais dû souffrir comme elle. Plus qu'elle, même. Eh bien, ce n'était pas du tout le cas... J'avais passé la soirée à raturer mon vide comme d'habitude, et mû seulement par la crainte des questions des parents de Sophie, si jamais on avait découvert leur fille sans vie, mû seulement par la honte, muse hypocrite, je m'étais décidé, au bout de risibles tergiversations, à décrocher le téléphone.*

Lors de notre dernière rencontre, j'avais eu soin de me protéger avec ses lunettes de soleil de la douceur inquisitrice de son regard. Impatient d'en finir, j'esquissais de vagues réponses. Au bout de quelques échanges, je m'étais brusquement levé pour aller régler les deux cafés, puis l'avais accompagnée sans un mot jusqu'à son scooter. Une heure plus tard, un mail me



secouait de ma torpeur. Il était cinq heures de l'après-midi, Sophie s'était décommandée de sa soirée, avait « juste envie de dormir », s'était « bourrée de médicaments ».

*J'avais réussi à me frayer un chemin jusqu'au lit. Sophie était là, en nuisette claire, la peau tirée, trempée de sueur, les lèvres – ces lèvres trop fines qui dessinaient une moue cruelle sur un visage d'une beauté autrement parfaite – livides. Elle ressemblait à une Vierge médiévale, une Vierge entourée par des brigands ou des badauds. Ils étaient tous dans la pièce : trois infirmiers, le médecin, deux pompiers et un flic. Qui, parmi nous, était censé prendre la parole ?*

« Cette nuit, je me suis battue avec cinq internes quand j'ai réalisé que je me trouvais dans une chambre d'hôpital. Ils m'ont attaché les mains, le thorax, les pieds, ne m'ont pas donné un verre d'eau... J'ai mal partout. »

Mais à mon arrivée à Lariboisière, le lendemain à midi, elle était déjà partie.

*Un flic noir – qui doit être le commissaire de la farce – m'interroge sur mon état civil. Après s'être*

*trompé deux fois en écrivant mon prénom, il me pose quelques questions sur Sophie. Ses parents ? Bordeaux. Avez-vous leur numéro ? Non. Profession de la fille ? Sans profession... Enfin, sans profession depuis quelques mois. Sa colocataire existe-t-elle vraiment ? Surpris par la question, je précède le chef de troupe dans la chambre que Sophie loue à cette étudiante israélienne. Je réponds à tout avec diligence, la mine contrite, il n'y a rien d'autre à faire.*

« J'ai envie de fêter nos excès par un peu d'excès avec toi ! » J'avais retrouvé ce mail, mais pas le moindre souvenir de ces festoiments imaginés, ou évanouis à jamais.

*Au bout de quelques verres, la discussion revenait régulièrement à son enfant. Cet enfant mort dans son ventre, deux ans plus tôt. Elle l'avait porté avec un amour plein d'angoisse, il était mort avec indifférence. Elle avait porté le mort le croyant vivant, mais il avait fallu extraire le mort, ouvrir son ventre, lui ôter ce fils qu'elle désirait plus que toute autre chose, cet enfant conçu avec un mec ivre rencontré dans un bar, m'avait-elle raconté, ou avec plusieurs, elle ne s'en souvenait plus très*

*bien... Je me demandais où pouvait bien être, maintenant, ce petit cadavre qu'une infirmière avait dû enfermer dans un sac plastique et jeter à la poubelle. Où finissaient les corps des enfants mort-nés ? Pas de sépulture, l'incinération probablement. Ou bien, justement, la poubelle. Où était passé le misérable résidu du rêve de mère de Sophie ? Dans une décharge peut-être, dans quelque friche lointaine, raide et figé dans une grimace obscène. Je me disais qu'il aurait fait un excellent personnage pour l'une de mes pièces, ce fœtus en décomposition empalé sur une haute perche au milieu de la scène, le regard rivé au néant concentré que les projecteurs éclaireraient : le public... Je gardai jalousement cette image pour moi, et laissai Sophie continuer son récit. Elle me racontait comment tout cela l'avait transformée pour toujours. Clouée au lit pendant des mois, des années même, abruti par les calmants... Elle voulait donc un enfant.*

Un soir où je lui avais posé une question sur son ex-mari, elle avait serré le fil du téléphone autour de son cou, un sourire sinistre aux lèvres. Quand j'avais claqué la porte derrière moi, un morceau de la serrure s'était détaché avec un bruit mat de fracture. Je l'avais ramassé

et fourré dans une poche de ma veste avant de dévaler les escaliers dans le noir.

*Sophie desserrait les lèvres avec difficulté, regardait autour d'elle d'un air affolé, puis criait qu'elle avait soif. Mais il lui fallait péniblement attendre, le médecin tentait de la raisonner ; moi, j'avais envie de fumer et j'étais sorti de la pièce. Au milieu du salon, devant l'hideuse reproduction du tableau d'Hopper que son père lui avait offerte pour son dernier anniversaire, j'avais allumé une cigarette, mais aussitôt l'un des policiers m'avait prié d'aller sur le balcon, car à côté ils étaient en train de s'activer avec l'oxygène.*

« Je n'existe plus, malgré les tonnes de médicaments que l'on me file. C'est une autre personne qui a pris ma place. »

*À l'extérieur, après avoir remis ma chemise dans mon pantalon, arraché le filtre de la clope et aspiré profondément, j'avais été pris d'une légère nausée... Elle avait raté encore une fois. Raté son mariage, raté son enfant qui s'était refusé à sortir vivant de son ventre, raté sa vie sentimentale d'après, faite d'aventures sordides, raté, par extraordinaire*